

(Traduction provisoire)

**Ne pas diffuser avant le : 23 juillet 2003, 09:00 (heure locale)**

**Le texte dit fait foi**

**Pour guérir le monde**

*L'évêque Margot Kässmann*

**1. Eli, Eli, lema sabaqtani (Mt 27,46) – Le cri des blessures du monde**

- (1) Nous voyons les plaies des enfants blessés dans les guerres de notre monde.  
Nous voyons la blessure des affamés qui subissent l'injustice.  
Nous voyons la blessure des femmes violées.  
Nous voyons la blessure des sans abri qui vivent dans la rue.  
Nous voyons la blessure des isolés qui aspirent à l'amour et à la sécurité.  
Nous voyons les blessures des créatures torturées qui soupirent après la délivrance.  
Nous entendons le cri de Jésus : Eli, Eli, lama sabaqtani ? (Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?)
- (2) Notre monde est blessé, il crie. Dieu lui-même est vulnérable et crie. Dieu s'est rendu vulnérable.

**2. O mon pays, mon pays, écoute la parole du Seigneur ! (Jer 22,29) – Voir les contextes**

- (3) J'ai appris dans le mouvement œcuménique que notre contexte influe sur notre théologie. Je vis en Europe centrale et vis dans le pays qui a donné naissance à la Réformation. C'est un beau pays, un beau continent chargé de culture et d'histoire. Surtout, j'aime la diversité de ses paysages : la France et ses plages magnifiques, l'Irlande et sa mer sauvage, la Pologne et ses champs immenses, la Hongrie et ses merveilleux chevaux, mon Eglise et les vastes horizons de l'Allemagne du nord. L'Europe vit une croissance commune. Depuis des années, il n'y a plus de contrôles douaniers lorsque je vais en Hollande ou en Italie. Et même les routes vers l'Allemagne de l'Est où, du temps de ma jeunesse, le mur était omniprésent, sont aujourd'hui ouvertes. Nous avons peine à imaginer que des guerres puissent avoir lieu entre pays européens. C'est pourquoi ce qui s'est passé en Yougoslavie, ce qui se passe encore en Irlande du nord nous choque. Même l'Allemagne, qui a si souvent apporté la guerre et la souffrance dans le monde semble en avoir assez de la guerre – les protestations massives contre la guerre en Irak en ont donné la preuve. Mais surtout, disent les spécialistes, les relations économiques qui lient entre eux les pays européens empêcheront les guerres à l'avenir. Les habitants de l'Europe centrale ont assez à manger, nous avons des écoles pour nos enfants, les soins médicaux existent pour tous ceux qui tombent malades. Un continent qui a de la chance, un pays heureux. Oui, c'est vrai.

- (4) Mais, en même temps, ce n'est pas vrai. Il y a beaucoup de gens heureux dans mon pays, nombreux sont ceux qui militent en faveur de la justice et de la paix, mais nombreux aussi ceux qui sont intérieurement épuisés. La question que posait Luther : « Comment puis-je trouver un Dieu qui fait grâce ? » n'est plus comprise que par de rares personnes. Pour celles et ceux qui ont du succès, la vie consiste souvent à profiter au maximum : tiens ton rang, avec ta voiture, ta maison et ton argent. Il faut participer aux soirées « in ». Et si tu es une femme, tu dois surtout être mince, avoir bonne apparence. On se fait injecter du Botox, un poison, pour effacer les rides, on a recours à des implants de silicone pour raffermir les seins, à des liposuccions. La peur de vieillir est considérable. Et l'homme qui ne gagne pas beaucoup d'argent, qui est au chômage, malade ou handicapé est dans la marge et regarde passer la vie. Qui se pose des questions sur le sens de la vie ? Cependant le budget publicitaire de l'économie allemande s'élève annuellement à six milliards d'Euros. Et son message n'est pas « Je pense, donc je suis » (Descartes), mais plutôt : « Je consomme, donc je suis. » Comme cette publicité qui dit : « Nous croyons en des voitures sûres ».
- (5) Et aussi : malheur à celui ou celle qui n'habite pas à l'intérieur des murs de ce continent. Nous apprenons que des bateaux pleins de réfugiés font naufrage en Méditerranée – à quelques encablures des îles où nombre d'entre nous vont en vacances. On découvre des voitures dans lesquelles des passagers clandestins venus d'Afghanistan ou d'Irak sont morts étouffés. Il se gagne davantage d'argent dans le trafic des femmes que dans le commerce des armes. Il existe des bandes qui emmènent chaque année vers l'Europe occidentale jusqu'à 500 000 jeunes filles, provenant en majorité d'Europe orientale et qui les forcent à se prostituer.
- (6) Nombreux sont ceux qui, chez nous, demandent : A-t-on besoin de Dieu ? Les gens veulent être libres de toute règle, de toute obligation. Le taux des naissances ne cesse de baisser chez nous ; il est de 1,4 enfants par femme : les enfants passent pour être un facteur de risque en ce qui concerne la pauvreté. C'est ainsi que notre société devient de plus en plus âgée. Au début du 20<sup>ème</sup> siècle, l'espérance de vie était de 46 ans, alors qu'aujourd'hui, la moitié de notre population a plus de 40 ans. Le chiffre des divorces est élevé. Le respect des engagements n'a pas la cote dans une société qui accorde tant d'importance à la mobilité et à l'individualisme. Mais les choses deviennent difficiles quand les grandes questions du sens se posent dans toute leur brutalité: d'où est-ce que je viens ? Où est-ce que je vais ? L'année dernière, 11 156 personnes se sont suicidées ; c'est davantage que les morts dues aux accidents de la route. Selon les statistiques, dans mon beau pays, une personne se suicide toutes les 47 minutes.
- (7) Et notre Eglise luthérienne dans ce contexte ? Nous annonçons Jésus Christ, Fils de Dieu, le Crucifié, le Ressuscité. Des enfants sont baptisés, des couples unis par le mariage, nous consolons et enterrons. Nous proclamons à cette société de la performance le message de la justification par la foi seule, la notion de l'homme « simul iustus et peccator » - à la fois justifié et pécheur. Notre diaconie prend soin des malades, des personnes âgées et handicapées. Un vaste mouvement d'hospices a vu le jour ces dernières années, qui lutte pour une mort dans la dignité. Nous assistons à beaucoup de bonnes réalisations, de nombreux projets nouveaux se créent et notre Eglise trouve bon accueil dans la société.
- (8) Je sais qu'il existe bien des préjugés au sujet des Eglises allemandes ; on dit : les églises se vident ! Mais c'est là un jugement trop général. Dans les zones rurales de mon Eglise, en maints endroits, plus de 90% de la population est membre de notre Eglise luthérienne et ces chrétiennes

et chrétiens marquent de leur empreinte les lieux où ils vivent. D'autres trouvent l'Eglise ennuyeuse, avec ses histoires de Samaritain, de Jésus, de Moïse. Ils sortent de l'Eglise, quittent la communauté et cela fait mal. Cela entraîne aussi des conséquences matérielles. Il devient de plus en plus difficile de pourvoir tous les postes pastoraux, d'entretenir les bâtiments, particulièrement en Allemagne de l'est où des décennies de « socialisme authentique » ont déchristianisé des régions entières. Mais nous nous battons avec engagement et courage pour rendre crédible l'Eglise du début du 21<sup>ème</sup> siècle, par le témoignage, le service et la proclamation. Dans une époque en pleine mutation, nous nous inspirons de la parole de Luther : « ...ce n'est pas nous qui pouvons maintenir l'Eglise, pas plus que nos ancêtres, et ce ne seront pas non plus nos descendants. Mais ce fut, c'est et ce sera celui qui dit : Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde »...<sup>1</sup>

- (9) Heureuse Allemagne – pauvre Allemagne, heureuse Europe –pauvre Europe ! Que veut donc dire guérir dans ce contexte ? Il m'importe de bien regarder, de regarder les personnes avec les yeux de Dieu, de les voir avec leurs forces et leurs faiblesses et de discerner l'image de Dieu en chacune, en chacun. Ils sont si nombreux à désirer ardemment une plénitude de vie et semblent la rater, absorbés qu'ils sont dans leur activisme. Ils sont si nombreux à soupirer après un sens à la vie et à demeurer solitaires. Bien sûr, on pense à la santé, mais il s'agit surtout de la guérison de l'âme, des relations ; de la guérison des relations sociales par exemple, des relations entre jeunes et vieux, entre étrangers et gens du pays, entre riches et pauvres dans notre pays et dans le monde entier. Il s'agit de l'apprentissage d'un savoir social que beaucoup ont oublié – et aucun accès à l'internet ne peut faire illusion là-dessus. Il faut encore mentionner que pour de nombreux Allemands de l'est, il s'agit de guérir les trahisons du passé qu'ont révélées les archives de la police de sécurité de l'Etat, du temps de la RDA.
- (10) Retenons ceci: même si l'Europe possède de grandes richesses, il s'y trouve beaucoup de fractures qui ont besoin de guérison. Il y a un profond désir de salut. Chrétiennes et chrétiens, nous pouvons, dans ce contexte, transmettre la parole de Dieu qui guérit. Nous pouvons regarder le monde en face, tel qu'il est, et n'avons nul besoin de fuir ni de fermer les yeux face à la réalité.
- (11) ⇒ Qui veut guérir doit premièrement apprendre à voir son propre contexte, à voir le monde avec les yeux de l'amour de Dieu.

### **3. Dans ses plaies se trouvait notre guérison (Es 53,5) – Le Dieu blessé**

- (12) Qui veut parler de guérison doit tout d'abord regarder les blessures – c'est ce que fait tout médecin digne de ce nom. Nous avons les blessures légères : le mépris que je perçois parce que je n'ai pas la même apparence que les autres ; la parole méchante, qui me fait mal et que je n'arrive pas à oublier ; ma confiance trahie, qui laisse un goût amer. Nous avons aussi les blessures effrayantes, qui existent aussi en Allemagne : un jeune homme qui, l'année dernière dans son école, a perdu la tête et a tué 16 personnes en leur tirant dessus ; deux hommes qui étranglent un garçon de onze ans et violent à plusieurs reprises sa sœur âgée de neuf ans, avant de l'assassiner elle aussi ; un étudiant qui étouffe un garçon de 11 ans par cupidité ; un accident de voiture qui tue cinq jeunes gens. Et il y a les grandes blessures de notre monde : les guerres au cours desquelles des gens sont déchiquetés par des bombes ; les réfugiés qui sont ballottés de ci

<sup>1</sup> Martin Luther, Wider die Antinomer (Contre les Antinomiens), 1539, WA 50, p. 476.

de là par des bandes criminelles ; la crise de l'endettement qui prive de toute chance de développement tant de pays d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine ; les enfants soldats qui sont utilisés brutalement et forcés au maniement des armes ; la faim qui fait chaque jour des milliers de victimes. L'injustice qui ôte à tant de gens toute chance de survie.

- (13) Blessures de l'humanité, qui sont aussi des blessures de Dieu. Cris qui retentissent à travers le monde. Et ce cri qui monte vers Dieu : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? Ce cri qui retentit jusqu'à aujourd'hui : Où étais-tu, Dieu ? Et cette plainte : comment Dieu peut-il tolérer tout cela ? Que veut dire ici guérir, ou être guéri ? De telles blessures peuvent-elles être guéries ?
- (14) Face à de telles blessures, tout d'abord, le silence s'impose. L'horreur qui nous saisit lorsque nous contemplons les victimes de notre monde ne peut simplement pas se traduire en paroles qui sembleraient forcément banales. Ces paroles, ces cris, ces heures entre le Vendredi saint et le dimanche de Pâques légitimité propre. Silence et plainte du samedi entre la crucifixion et la résurrection.
- (15) Il importe que je comprenne que Dieu lui-même est blessé par la destruction que commettent les êtres humains, par ce que nous nous infligeons les uns aux autres. Le livre de Job déjà nous donne à saisir les limites d'un type d'explication qui fait de la souffrance un châtement. Job, le juste, souffre. Et les réponses traditionnelles du livre de Job ne tiennent pas face au fait que Job n'a pas péché et qu'il refuse d'accepter les explications que les autres donnent de son malheur. Il tente de réfléchir dans la perspective de Dieu, même si cela contredit toutes les tentatives d'interprétation faites auparavant. La réponse de Dieu renvoie Job à la puissance du créateur, sans pour autant expliquer la souffrance. Le message qui lui est donné est que même la souffrance est englobée dans la foi.
- (16) Dans le livre de Jonas, nous trouvons un clair refus de la relation causale que d'aucuns établissent entre le comportement et ses prétendues conséquences : Ninive n'est pas détruite, bien qu'elle l'ait mérité par sa méchanceté. Au contraire, la venue de Jonas offre à la ville une occasion de se convertir. La colère de Dieu à l'encontre de Ninive est conquise par la repentance de la ville (niham). Il ne punit pas, mais manifeste sa miséricorde et sa bonté. Il s'avère ainsi que Dieu n'est ni rigide, ni immuable : il existe une histoire des relations entre Dieu et les humains où il se tourne toujours à nouveau vers eux ; il n'abandonne pas. Cette histoire révèle sa miséricorde et sa patience. Le thème du châtement passe à l'arrière plan, même dans la partie hébraïque de la bible.
- (17) Le témoignage du Nouveau Testament rejette nettement l'interprétation de la souffrance et du mal en tant que châtement (cf. par exemple Lc 13, 1-5). En Jésus Christ, Dieu se révèle une fois pour toutes comme un Dieu d'amour qui offre aux humains la communion avec lui, en renonçant à tout pouvoir humain, à toute violence. C'est ce que nous avons toujours de la peine à comprendre. Quelle provocation ! Dieu vient au monde comme un petit enfant. Il meurt sur la croix dans les douleurs ! Ne devrait-il pas être un héros valeureux qui l'emporte sur tous ? Ou un Dieu qui domine tout ? Pouvons-nous croire en un Dieu sans pouvoir ? N'est-ce pas là quelque chose de ridicule ?

- (18) L'histoire de Jésus Christ nous invite à penser dans un même temps la toute puissance et l'absolue faiblesse de Dieu. Dietrich Bonhoeffer écrit : « Dieu se laisse pousser hors du monde, vers la croix ; Dieu est sans pouvoir et faible dans le monde, et ce n'est qu'ainsi qu'il est à nos côtés et nous aide. »<sup>2</sup> Et la résurrection nous dit : Dieu veut surmonter la souffrance dans ce monde, mais par le seul pouvoir de l'amour – et non pas par la guerre, les empires, la violence. Toute personne qui prononce le nom de Dieu devrait en tenir compte. L'amour est vulnérable, fragile, mais il est aussi plus fort que la mort ! C'est de cette promesse du monde nouveau de Dieu que nous vivons. Nous pouvons faire confiance à ce Dieu devenu si visible, croire en lui et nous confier à lui avec toutes nos blessures. C'est ce que Jésus Christ a proclamé, c'est pour cela qu'il a vécu et qu'il est mort, c'est en cela qu'il a été justifié par la résurrection. Nous restons fermement attachés à ce Dieu, notre Sauveur. D'ailleurs, Luther s'en est toujours tenu au discours du Dieu caché, pour parler de l'expérience de cette aliénation de Dieu et témoigner envers et contre tout de la foi qui croit que tout est entre les mains de Dieu. Luther met en garde, précisément, contre le désir de vouloir tout comprendre et tout expliquer du « deus absconditus », du Dieu caché, ce qui reviendrait à vouloir prendre possession de lui.
- (19) Nous devons donc continuer à réfléchir, lorsque le débat s'engage sur la toute puissance de Dieu et sur le fait qu'il permet la souffrance. Nous n'avons pas de meilleures réponses que les générations qui nous ont précédés. Cependant, ce qui me paraît important, c'est que nous ne cherchions pas à trouver des réponses précises ou logiques, mais que nous ayons le courage de mettre notre confiance en Dieu, persuadés qu'il veut la vie et non la mort. Il s'agit là de la confiance de Jésus, à laquelle Luc rend témoignage : « Père, entre tes mains je remets mon esprit » (Lc 23, 46). Dans ce cri jeté du plus profond de l'abandon, Jésus a retrouvé la confiance en Dieu. Non, ce n'est pas un chemin rapide. C'est un chemin qui passe par la croix et par la mort. De toute évidence, Jésus entre avec ses blessures dans le royaume de Dieu. Il ne montre pas à Thomas un corps immaculé et intact. C'est à ses blessures que les disciples reconnaissent le Ressuscité. Il en va de même pour nous. Même lorsque les blessures, les fractures que la vie nous a infligées guérissent, elles continuent à faire partie de notre histoire. Elles peuvent se cicatriser, mais non pas s'effacer de notre mémoire. Il n'existe pas de vie sans cassures, sans cicatrices.
- (20) Les disciples retrouvent leur confiance en Dieu lorsque Jésus franchit des portes verrouillées. Cette confiance ouvre la voie à l'Esprit de Dieu, cet Esprit qu'il leur promet et que nous percevons lorsque nous nous ouvrons. Avec cette confiance, les blessures peuvent guérir, même si les cicatrices demeurent. Dans cette confiance, nous allons droit notre chemin dans un monde troublé, communauté de l'espérance qui croit que l'amour de Dieu est plus fort que la haine, que la violence, que l'horreur et que la mort.
- (21) Retenons ceci: En tant que chrétiennes et que chrétiens, nous avons le courage de regarder les blessures en face, nous pouvons penser simultanément la faiblesse et la toute puissance de Dieu. Oui, nous devons supporter la fragilité de la vie, accepter l'expérience de la croix comme faisant partie de la vie.
- (22) ⇒ Qui veut guérir peut se fier à l'attention que Dieu porte à celles et ceux qui souffrent.

---

<sup>2</sup> Dietrich Bonhoeffer, Résistance et soumission, lettre du 16 juillet 1944.

**4. Honore le médecin pour ses services (Sir 38,1) – Une médecine de tout l'être**

- (23) Il y a bien des années, j'ai tenu par la main un homme qui était en train de mourir. Il était bouleversé et disait : « C'était donc tout ? En fait, je n'y avais jamais réfléchi. Tout a passé si vite ! » Oui, la parole du psaume « Apprends-nous que nos jours sont comptés, et nous obtiendrons la sagesse du cœur » (Ps 90,12) recèle une profonde sagesse. Ce n'est qu'en reconnaissant que la vie a des limites que je saurai la recevoir comme un cadeau, à la considérer, à la percevoir comme un temps limité pour lequel je devrai un jour rendre compte à Dieu.
- (24) Dans le monde occidental, nous trouvons deux extrêmes : d'une part la foi inconditionnelle en la médecine, qui la surestime en tant que science, comme si elle était sans limites et ne connaissait pas la puissance de la mort ; d'autre part, une fixation sur ce que l'on appelle les médecines alternatives : la médecine chinoise et l'homéopathie sont-elles supérieures ? – Toutes deux sont sans conteste des sciences, même si, chez nous, la médecine académique est souvent sceptique à leur égard. Et qu'en est-il des forces spirituelles, de l'ésotérisme ou même de ce que l'on appelle wellness ? La première de ces conceptions considère le corps comme une machine : lorsqu'une pièce est détériorée, il faut la remplacer. La seconde pense que tout ce qui est scientifique est assez inutile et se laisse guider dans bien des cas par la suggestion.
- (25) Tout d'abord, en tant que chrétiennes et que chrétiens, nous ne devrions pas mépriser la médecine. Luther l'a considérée à la fois comme une science et comme un don de Dieu.<sup>3</sup> Il avait également une grande estime à l'égard des médecins, car « l'expérience montre qu'on ne peut pas s'en passer. »<sup>4</sup> Nous devons, nous aussi, reconnaître cela aujourd'hui. Nous pouvons être reconnaissants du fait qu'il existe un vaccin contre la rougeole, et il faut que les gens de tous les pays puissent enfin en bénéficier. En Afrique, de nos jours, 500 000 enfants meurent encore chaque année de la rougeole (en raison surtout du fait qu'ils sont sous-alimentés).
- (26) Ou encore : le virus de la pneumopathie atypique (SARS), qui a failli compromettre la tenue de notre Assemblée, a pu être endigué grâce à la science médicale. Grâce aux progrès de la médecine, de nombreuses personnes des pays industrialisés survivent au cancer. Et même la séropositivité n'est plus synonyme d'une condamnation à mort lorsque les médicaments adéquats sont administrés. Le problème réside avant tout dans le fait que ces médicaments sont si chers que les malades d'Afrique du Sud ou du Kenya ne peuvent pas se les offrir. Il y a donc une médecine à deux vitesses, c'est vrai. Ce n'est toutefois pas une raison de la mépriser, avec toutes les possibilités qu'elle offre.
- (27) Cependant, un sentiment du « tout est possible » se fait jour dans le domaine de la santé; on pense : cela doit être réparable ! Souvent, l'être humain ne se conçoit plus comme créé à l'image de Dieu, mais il veut créer l'humain à sa propre image. Les enfants handicapés doivent-ils vraiment exister ? On peut déceler le handicap dès la grossesse et avorter. Et pourquoi pas un diagnostic de préimplantation ? Le clonage des êtres humains est une forme moderne de la tentation. A ce propos, les chrétiennes et les chrétiens ne peuvent que dire : Pas de ça ! La santé et la guérison peuvent tourner à l'idéologie lorsque l'on pense pouvoir fabriquer un corps humain

<sup>3</sup> Cf. Martin Luther, Die Tischreden (Propos de table), in : LTD, hg. v. K. Aland, Bd. 9, S. 282

<sup>4</sup> Martin Luther, Der Christ in der Welt (Le chrétien dans le monde), LTD hg. v. K. Aland, Bd. 7, S. 257.

parfait. On sous-estime souvent le fait que la guérison n'est pas seulement un processus technique, mais que l'âme, elle aussi, en a besoin.

- (28) Ne méprisons pas non plus, en tant que chrétiens et chrétiennes, la psychê, l'intériorité, la synergie harmonieuse entre âme et corps.<sup>5</sup> Luther savait aussi qu'il est très important pour un malade d'avoir confiance en son médecin et de lui être attaché et il en parle à plusieurs reprises dans ses Propos de table.<sup>6</sup> Non, nous ne sommes pas en mesure de tout expliquer. Et assurément, la foi, la prière et la confiance en Dieu peuvent influencer sur la maladie et peuvent guérir. Mais il ne faut pas sous-estimer la médecine. Je ne puis qu'appuyer ce propos de Wilfried Härle : « Le fait que l'action du Saint Esprit ne détermine pas seulement l'esprit ou l'âme de la personne, mais aussi, en conséquence, son corps, et que ces effets peuvent avoir un caractère de guérison, voilà une réalité qui fait peu à peu l'objet d'une redécouverte à notre époque (malgré une certaine résistance), après avoir été longtemps ridiculisée, ignorée ou mise à l'écart. »<sup>7</sup>
- (29) Nous devons à nouveau, dans l'Eglise, comprendre que la guérison fait partie intégrante du mandat missionnaire et qu'elle n'est pas seulement un service diaconal secondaire. « Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons » (Mt 10,8) – tout cela fait partie de la tâche missionnaire. Il existe un service thérapeutique des Eglises, des charismes de guérison existent parmi nous. Et l'accompagnement pastoral, la cure d'âme, est précisément le fait de prendre soin de l'âme qui, chez tant de gens, est blessée, la guérison des maladies de l'âme. Nous devons garder ces deux éléments que sont la médecine et le charisme de guérison. C'est là une tâche importante confiée à notre Eglise luthérienne. Il est évident que la puissance de guérison qui est celle de Dieu existe et se fait sentir. C'est pourquoi nous ne devrions pas mépriser les personnes qui ont des dons particulier, comme les « rebouteux », ceux que chez nous, en Frise orientale, on appelle « Knochenbrecher », ou les « bone setters » d'Afrique. Et même, ne pourrions-nous pas contribuer à ce que la médecine académique et les guérisseurs traditionnels entrent en dialogue, comme c'est déjà le cas au Ghana, au Pérou et en Suisse ?<sup>8</sup>
- (30) Je suis consciente du fait que de nombreuses Eglises se demandent quelle attitude prendre face à la guérison telle qu'elle se pratique par exemple dans les mouvements charismatiques. Il importe à ce sujet d'élaborer des critères à partir de Jésus. Lorsqu'il opérait des guérisons, il faisait deux choses : il parlait aux malades et il les touchait ; la parole de Dieu était entendue et ressentie concrètement. Lorsque Jésus guérissait, son action devenait un signe de la venue du royaume de Dieu (Mt 12, 28 ; Jn 2,11). Lorsque des chrétiens et des chrétiennes guérissent au nom de Jésus, le Saint Esprit agit, aujourd'hui encore. Nous pouvons certainement prendre en considération des éléments charismatiques. Mais la guérison au nom de Jésus ne constitue jamais une exhibition miraculeuse; c'est ce que montrent ces critères. La guérison au nom de Jésus ne renvoie pas à celui ou celle qui guérit, mais à l'attention pleine d'amour de Dieu pour la personne dans son intégralité. La santé n'est pas une preuve de la présence de Dieu et lorsque quelqu'un pense pouvoir se mettre en valeur en raison de dons particuliers, il/elle commet un abus. Le fait de se glorifier soi-même n'a rien à voir avec la guérison au nom de Dieu ! La

<sup>5</sup> A ce sujet et pour ce qui suit, j'ai trouvé les remarques de Walter Hollenweger extrêmement utiles ; cf. notamment son *Das Kirchenjahr inszenieren*, Stuttgart, 2002, p. 21 ss.

<sup>6</sup> Cf. Martin Luther, *Die Tischreden*, (Propos de table) *ibid.*, p. 282 ss.

<sup>7</sup> Wilfried Härle, *Dogmatik*, Berlin, 2000 (2), p. 370.

<sup>8</sup> Cf. Hollenweger, *op. cit.* p. 225.

guérison est liée à la confiance en Dieu et à la foi, et le fait d'être en bonne santé ou d'être guéri n'indique pas que l'on soit particulièrement croyant. Une personne peut aussi témoigner de sa confiance en Dieu en apprenant à vivre avec sa maladie. C'est là un don de Dieu, une grâce. Dans la confiance, nous pouvons comprendre que la mort fait partie du chemin vers Dieu, et qu'elle n'en est pas la fin, mais une étape intermédiaire.

- (31) Assurément, nous avons des critères de discernement : Est-ce là l'œuvre de Dieu, ou des forces sont-elles à l'œuvre qui visent d'autres buts ? S'agit-il de Dieu ou de la mise en valeur d'une personne ? Est-ce l'édification de la communauté que l'on recherche, l'οικοδομη ? S'agit-il d'humilité ou d'élévation de soi ? Et surtout, il faut se poser la question critique : Qui est totalement sain ? Nous vivons dans le temps qui s'étend entre le paradis et la plénitude du royaume de Dieu. La theologia crucis (théologie de la croix) est ici à sa place. Notre vie est toujours blessée, nous ne sommes pas parfaits, nous ne saurions nous vanter sans mentir. Il nous faut accepter la fragilité de la vie. Ce n'est pas facile, cela na va pas sans passer par la croix, sans se souvenir de cette folie de Dieu (1 Cor 1,18).
- (32) Un médecin qui ne voit que sa propre compétence, que la science qu'il applique, a une perspective limitée. Une guérisseuse qui se vante de son don ne connaît pas l'humilité. Les connaissances scientifiques elles-mêmes sont un don de Dieu, mais elles sont soumises au critère consistant à se demander : qu'est-ce qui construit ? De même, il faut se souvenir de ceci : « Le fait de nier une réalité que nous ne pouvons pas expliquer n'est pas scientifique. Il existe des choses que nous ne comprenons pas (encore). »<sup>9</sup> C'est une réflexion qui apparaît aujourd'hui dans le domaine de la science de la reproduction.<sup>10</sup> Restons donc ouverts aux possibilités de l'Esprit de Dieu. Mais jugeons clairement si ce qui se passe « fait avancer le Christ », ou une personne qui veut se glorifier. S'agit-il ici d'une theologia gloriae qui veut démontrer l'efficacité de *notre* Dieu, lui qu'on utilise alors pour prouver à quel point *nous* sommes bons, ou d'une lutte opiniâtre pour la guérison, à la suite de Jésus ?
- (33) Retenons ceci: La guérison est un processus global dans lequel nous ne devons ignorer ni les conquêtes de la médecine, ni l'âme, ni le don de l'Esprit de Dieu. Peut-être les Eglises peuvent-elles contribuer à ce que les différents charismes ne soient pas mis en concurrence, mais qu'ils soient reconnus comme complémentaires, afin qu'ils s'enrichissent mutuellement.
- (34) ⇒ Qui veut guérir doit être ouvert aux réalités du corps et de l'âme, aux découvertes anciennes et nouvelles, aux diverses expériences de l'action de Dieu, à une perception globale.

## 5. Ils étaient assidus à la communion fraternelle (Actes 2,42) – *Communio sanctorum*

- (35) Le thème de notre Assemblée est « *Pour guérir le monde* ». Avons-nous alors quelque chose à offrir ? Notre foi, notre théologie apportent-elles une contribution que le monde ne saurait produire de lui-même ?
- (36) La communion fait partie de notre foi. Depuis que Jésus a parcouru la Palestine avec ses disciples, hommes et femmes, et qu'il a partagé le pain et le vin, la communion fait partie de la

<sup>9</sup> Hollenweger, op. cit. p. 222.

<sup>10</sup> Cf. Kwang Y Cha, does Prayer influence the Success of *in vitro* Fertilization-Embryo Transfer, JRM, vol. 46, No. 9/September 2001, pp. 781 ss.



définition de la condition de disciple qui marche à sa suite. Les Actes des Apôtres en donnent une image très particulière, comme une photographie brillante que nous contemplons dans notre album en nous disant : à l'époque, c'était grandiose. Mais nous n'arrivons pas à être dignes de cette image. Cependant, il nous reste la communion, le partage, le fait d'être les uns pour les autres signe et symbole de l'Eglise.

- (37) Dieu appelle chacune, chacun de nous, le baptême en est le signe : Je t'ai appelé par ton nom (Es 43,1). Luther nous l'a rappelé avec une grande netteté : tu es en présence de Dieu (coram Deo), liberté et responsabilité sont liées. Et dans le même temps, nous sommes une communion, et chaque Eglise constitue, là où elle se trouve, une province de la chrétienté universelle (Ernst Lange). Nous sommes une communauté d'apprentissage dans nos contextes si différents les uns des autres. Nous qui vivons dans les pays industrialisés apprenons par exemple ce que les peuples autochtones ont à dire sur la terre qui appartient à Dieu et qui ne peut pas être commercialisée, sur la création, qui est un don. Nous entendons, nous apprenons. C'est là la grande chance offerte à notre communion : être ouverte à des perspectives nouvelles.
- (38) Je pense que la Cène en particulier montre notre contribution spécifique qui est la nôtre pour guérir le monde. Lorsque nous partageons le pain et le vin, toutes les querelles, tous les conflits, tout ce qui nous charge, toutes les hiérarchies peuvent passer à l'arrière plan, car nous faisons à nouveau l'expérience de l'appartenance qui nous lie les uns aux autres. Tous, toutes, forment un seul corps, comme le dit Paul. *Communio Sanctorum* – la communion des saints : personne ne se dressera contre son prochain. Nous entendons bien souvent ces paroles. Et bien souvent, nous ne les pratiquons pas. C'est parce que nous sommes des êtres humains, bien moins généreux que nous souhaiterions l'être, souvent rancuniers, envieux, sceptiques – Nous avons toujours à nouveau besoin de la confession et de la pénitence, afin de pouvoir, libérés, nous approcher de la table du Seigneur.
- (39) Nous sommes invités à une seule et même table. Mais nous sommes aussi prévenus de ne pas nous en approcher indignement. Ce terme « indignement » a suscité chez un grand nombre de gens la peur de se rendre coupables. En « manque de solidarité » serait sans doute une meilleure traduction du mot « anaxios ». En effet, la Cène doit être un repas communautaire. C'est bien ce que reproche Paul à la communauté de Corinthe : chacun, chacune avale son repas et la communauté ne s'édifie pas. Ce doit être un repas de fête communautaire, où les rires et les larmes ont leur place, la gaieté, le caractère festif, la spiritualité du cœur et des sens – cela manque souvent chez nous autres luthériens ! Nous nous rassemblons, les pauvres et les riches, celles et ceux qui le long des haies et sur les chemins, celles et ceux qui sont en conflit, qui sont déçu(e)s, les amoureux, les malades, celles et ceux du Nord et du Sud – une communauté de guérison tout autour du monde et au travers des siècles.
- (40) La Cène implique un défi humain et social.
- (41) Nous partageons le pain et le vin. Et nous sommes par là même en communion avec celles et ceux qui, en tous lieux et dans tous les temps, célèbrent la Cène. Nous entrons dans l'histoire de tous les humains qui se sont rassemblés en mémoire de lui depuis plus de 2000 ans. La mémoire fait partie de la Cène. Et nous savons que nous sommes en communion avec toutes celles et tous ceux qui, aujourd'hui, en d'innombrables lieux, partagent le pain et le vin : dans les bidonvilles de Rio de Janeiro, les camps de réfugiés de Palestine, dans les maisons en ruines de Grozny, dans

la banlieue de Washington. Frères et sœurs, la Cène nous rappelle que par delà les frontières, nous sommes solidaires, nous sommes le peuple de Dieu.

- (42) La Cène nous exhorte à la paix et à la justice.
- (43) Notre espérance pour l'avenir est que tous puissent s'approcher ensemble de la table du Seigneur. Le fait de ne pas pouvoir célébrer la Cène tous ensemble est une épine dans notre chair, une pierre d'achoppement. Même si, en Allemagne, nous pratiquons en tant que protestants l'hospitalité eucharistique envers d'autres baptisé(e)s, sur la base de la concorde de Leuenberg de 1973, cela nous tourmente. Il ne s'agit évidemment pas de nier notre identité. Mais tout en reconnaissant toutes les différences confessionnelles, nous confessons tous les dimanches, avec le Symbole des Apôtres, que nous croyons l'Eglise *une*. Nous lisons dans l'évangile de Jean que Jésus a prié pour que les siens soient un. La guérison des divisions des Eglises doit devenir notre affaire. Le mois dernier, le « Kirchentag » (rassemblement ecclésial) œcuménique auquel plus de 200 000 personnes ont participé en a été un signe vivant. Les encycliques ne peuvent pas arrêter ce qui est en train de croître en commun. Oui, l'Eglise doit gérer ses propres blessures si elle veut s'occuper de celles du monde.
- (44) La Cène nous invite à l'engagement œcuménique.
- (45) Nous partageons le pain et le vin, fruits de la terre. Souvent, leur origine nous est devenue étrangère, et l'agriculture, en bien des lieux, est aujourd'hui industrielle. « Lors d'une rencontre œcuménique, un évêque du Pacifique dit un jour : Pour Jésus, le blé et les raisins faisaient partie de la nourriture de base. Au cours du dernier repas, c'est à eux qu'il s'est référé. Pour nous, la nourriture de base est la noix de coco – pourquoi ne l'utiliserions-nous pas pour la Cène ? » ... Vous imaginerez sans peine la vivacité des débats qui ont suivi ! C'est bien de nourriture de base qu'il est question ici. Et ce n'est pas seulement la tête, mais tous les sens qui sont impliqués : goûter, voir, percevoir. Donne-nous aujourd'hui notre pain de ce jour - le vrai pain, celui que les riches de ce monde ne savent presque plus apprécier, mais dont des millions d'êtres humains aujourd'hui encore ont faim quotidiennement. Du pain qui a du goût, et non pas un produit industriel manipulé génétiquement ! Du pain cuit au four, le pain de la terre, de cette terre qui appartient à Dieu, de ce sol qu'il faut sauvegarder pour les générations futures.
- (46) La Cène nous invite à cultiver la terre et à la sauvegarder pour les générations futures.
- (47) *Communio Sanctorum* – participation à ce qui est saint. Nous disons : Le corps du Christ, donné pour toi, le sang du Christ, versé pour toi. Le Christ, réellement présent, ici et maintenant. C'est un mystère impénétrable. La mort de Jésus – un sacrifice expiatoire ? Le corps du Christ, donné pour toi, le sang du Christ, versé pour toi – nombreuses sont les personnes qui, aujourd'hui encore, en sont choquées. Mort pour nous : Dieu voulait-il ce sacrifice ? Ou Jésus s'est-il donné pour les siens, par amour ?
- (48) La Cène demeure un défi théologique.
- (49) Voici la vision de l'avenir tel qu'il doit être un jour : il n'y aura plus de misère, plus de cris, plus d'enfants qui meurent prématurément. Les gens construiront des maisons dans lesquelles ils habiteront, récolteront des fruits qu'ils mangeront. Ils seront en communion les uns avec les

autres, en communion avec Dieu. C'est dans cette espérance que nous nous rassemblons, « jusqu'à ce qu'il vienne ». C'est une espérance qui traverse le monde et le transcende. Ainsi, nous partagerons les uns avec les autres le pain et le vin, en mémoire de lui, jusqu'à ce qu'il vienne.

- (50) La Cène est pénétrée d'une dimension eschatologique.
- (51) Retenons ceci : La communauté rassemblée autour de la Cène est une communauté de guérison ; la communion est signe de guérison, invitation de Dieu à guérir le monde.
- (52) Pour contribuer à guérir le monde, notre Eglise peut offrir le sacrement de la communion comme événement central de la relation entre Dieu et les humains et entre les humains.

## **6. C'est l'Esprit qui vivifie (Jn 6.63) – Une société différente**

- (53) L'Organisation mondiale de la santé définit la santé comme « un état de complet bien-être physique, mental et social ». Il ne consiste donc pas uniquement en une absence de maladie, mais exige certaines conditions sociales. Là où l'Esprit de Dieu est à l'œuvre, nous nous laisserons mobiliser pour contribuer à une guérison intégrale.
- (54) En janvier 2003, le troisième Forum social mondial a tenu ses assises à Porto Alegre. L'Eglise luthérienne du Brésil y a participé activement. N'est-ce pas aussi le lieu où notre Eglise luthérienne doit être présente, c'est à dire auprès des personnes qui se rassemblent pour susciter une mondialisation à partir de la base ? Une mondialisation dont le but n'est pas le profit réservé à quelques uns, mais la justice sociale pour tous ? La FLM ne pourrait-elle pas parler pour nous tous et toutes et agir au niveau mondial ? En tant qu'Eglises luthériennes, nous sommes à la fois « local actors » et « global players » - des acteurs au niveau local qui jouent un rôle au niveau mondial ! Dans mon pays, on a plutôt peur de ce que la Conférence de Rio, en 1992, se donnait pour but : le changement des schémas de consommation et de production (changing consumption and production patterns) ! Mais une attitude positive ne pourrait-elle pas prendre la place de la peur, considérant un style de vie durable comme une chance à saisir, un gain tout différent, et envisageant d'ouvrir les frontières non pas tant aux marchandises qu'aux êtres humains ?
- (55) Chrétiens et chrétiennes luthérien(ne)s, nous qui, dans un univers mondialisé, formons une famille avec une confession de foi commune, nous sommes venus de nombreux endroits, du nord et du sud, de l'est et de l'ouest, pour voir et entendre. Nous nous considérons comme frères et sœurs . Nous ne sommes pas venus pour entendre des phrases rebattues, mais pour apprendre ce que vivent les personnes qui sont ici, écouter des histoires vraies. La vérité, c'est de nos jours une denrée rare ! Mais au sein du peuple de Dieu existe une communication véridique qui n'est pas faussée par les images que produisent les médias. Nous nous rencontrons, de personne à personne, par-delà toutes les frontières nationales, et celles de la race et du sexe. Chrétiens et chrétiennes, nous formons le peuple de Dieu venu du milieu de tous les peuples –la vision biblique. C'est pourquoi, cheminant à la suite du Christ, nous pouvons donner une espérance au monde. Nous espérons les cieux nouveaux et la terre nouvelle, notre espérance va au-delà de ce monde. Et c'est forts de cette espérance eschatologique que nous allons lutter pour rendre visible, ici et maintenant déjà, une société différente, une société qui ne se plie pas aux lois du plus fort,

du pouvoir et de l'arrivisme, mais qui pratique la solidarité, qui aime la justice, crée la paix et sauvegarde la création. Voici notre vision de cette société différente :

- (56) Nous travaillerons à la guérison des mémoires, celles des Allemands et des Polonais, des Hutus et des Tutsis, des protestants et des catholiques, des juifs et des chrétiens, la mémoire de la bataille de la plaine du Kosovo (la plaine des merles), celle des croisades, de la colonisation, des bûchers des sorcières – les souvenirs que l'on ne guérit pas nous détruisent. Mais il ne faut jamais se contenter de minimiser les injustices subies. La réconciliation n'est possible que lorsque les victimes sont entendues et que les auteurs des crimes reconnaissent leurs fautes. Tout le reste n'est que réconciliation au rabais qui ne saurait conduire à la guérison.
- (57) Nous abandonnerons l'idéologie des armes et laisserons fleurir une paix sans violence. Nous ne croyons pas aux empires ni aux superpuissances mondiales, mais à la force des débonnaires et à la persévérance des pacifiques.
- (58) Lorsque Justice et Paix s'embrasseront, alors viendra l'année du Jubilé où les dettes seront considérées comme une faute et où les personnes et les nations seront libérées de la servitude. On ne s'accorde pas toujours sur la voie à suivre (arbitrage ou indemnisation ?), des questions se posent (annulation de la dette ou réparation ?), mais on assiste à des efforts solidaires à la recherche d'un avenir commun.
- (59) Les personnes séropositives ne seront ni stigmatisées, ni discriminées, mais une aide sera disponible dans la communauté, comme par exemple l'accès aux médicaments antirétroviraux pour tous. Nos Eglises, dans ce domaine, coopèrent avec d'autres pour faire baisser le taux de contamination, en instruisant les gens, notamment au sujet du préservatif. Ils sont informés des mesures de prévention contre l'infection, et à ceux qui sont déjà contaminés, on donne des informations sur les traitements et l'accompagnement, pour qu'ils ne désespèrent pas.
- (60) Les réfugiés retrouveront un chez soi, par exemple ceux qui sont tirillés entre le Bhoutan et le Népal. Une génération entière a grandi dans les camps. Comment peuvent-ils retrouver une patrie ? Cette question nous concerne. Le réfugié est celui que Dieu met sur notre route, comme il a mis jadis le blessé sur celle du Samaritain.
- (61) Nous dialoguerons avec les autres religions, pour qu'enfin la religion devienne un facteur d'apaisement des conflits et que l'on ne s'en serve plus pour jeter de l'huile sur le feu des conflits politiques.
- (62) Si les générations montantes, enfants et jeunes, apprennent l'espérance, elles apprendront aussi à considérer la terre comme création de Dieu, elle qui est l'espace vital qui leur est donné pour qu'elles le cultivent et le préservent.
- (63) Retenons ceci : La guérison, c'est aussi agir en tant qu'intendants et intendantes dans ce monde blessé, poser des signes du royaume de Dieu dans lequel, un jour, toutes les larmes seront essuyées et où la mort ne sera plus. Ce n'est pas la mondialisation des marchandises, des entreprises et du marché, qui ne respecte pas la diversité des cultures, qui est porteuse de guérison pour notre monde. La guérison vient d'une autre mondialisation : celle du message de l'amour de Dieu, de la justice, de la paix et de la sauvegarde de la création.

- (64) Si les chrétiennes et les chrétiens veulent contribuer à la guérison du monde, ils devons s'investir dans ce monde, de toutes leurs forces et avec toute leur espérance, pour que nous puissions vivre ensemble dans la justice et dans la paix.

**7. Soyez joyeux dans l'espérance (Rom 12,12) – Litanie finale**

- (65) Peut-être que la langue de la théologie, à notre époque, doit réellement être celle de la poésie ! En effet, dans la bible, la poésie est aussi le langage de l'espérance.
- (66) Nous maintiendrons vivante l'espérance d'un monde transformé – Heureux les doux : ils auront la terre en partage (Mt 5,5).
- (67) Nous ne nous lasserons pas d'aimer la Terre Sainte, de prier pour la paix entre musulmans, chrétiens et juifs, pour les israéliens et les Palestiniens – car c'est le pays ruisselant de lait et de miel pour ceux qui l'habitent (Ex 3,8)
- (68) Nous n'abandonnerons pas l'espérance d'une humanité qui soit une véritable communauté – Je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes (Joël 3,1)
- (69) Nous efforcerons de concrétiser l'espérance – Je vous consolerais comme une mère console son enfant (Es 66,12).
- (70) Nous cheminerons avec courage à la suite du Christ – car il chargera ses anges de te garder en tous tes chemins (Ps 91,11)
- (71) Nous garderons vivante l'espérance d'un monde qui surmonte la violence – Heureux ceux qui font œuvre de paix, car ils seront appelés enfants de Dieu (Mt 5,9)
- (72) Nous parlerons de l'espérance de guérison – Le Seigneur soutient les humbles (Ps 147,6)
- (73) Amen, viens, Seigneur Jésus (Apc 22,20)